

Du désespoir à l'espérance

Rocio Pestana Zwirner (Segovia)

Dernière-née d'une famille espagnole comptant quatre garçons et quatre filles, je suis venue au monde à Madrid. Notre famille était profondément engagée dans l'Église catholique. Une de mes tantes, Maria Josefa Segovia, était la cofondatrice d'un ordre religieux séculier appelé «Institucion Teresiana»¹, consacré à l'enseignement.

Mes premières années

Quand j'ai eu 2 ans, avec deux de mes sœurs, j'ai été placée dans un pensionnat rattaché à un couvent. Cet établissement, dans lequel nous passions la semaine, était tenu par des religieuses qui enseignaient dans une école publique. Le week-end, nous rentrions chez nos parents. Ma mère venait parfois nous voir l'après-midi, puis s'occupait de nous faire manger le soir. C'est là que j'ai reçu mon éducation de base, entre l'âge de 2 et 7 ans. Dans cette maison se trouvait une petite chapelle avec un autel et un tabernacle. Ainsi, dès ma plus tendre enfance, je me suis familiarisée avec toutes les pratiques religieuses catholiques: j'ai appris à prier, à me signer avec l'eau bénite et à suivre le rituel de la messe et des autres sacrements.

A 5 ans, je me suis confessée pour la première fois à un prêtre, et à 6 ans, je me suis préparée à ma première communion. Sachant alors lire et écrire, j'ai commencé à mémoriser le *Catéchisme Catholique d'Astete*², afin d'obtenir le privilège de la «Sainte Communion». Je me souviens bien de l'espérance qu'a fait naître en moi cette préparation: je croyais que Jésus était réellement contenu dans l'hostie consacrée, et que de là, il viendrait résider dans mon cœur. Je remercie le Seigneur de m'avoir donné une conscience sensible et de m'avoir rendue réceptive à ce qui le concernait.

Aussi loin que je puisse me souvenir, Jésus était au centre de mes rêveries, de mes aspirations, de mes désirs. Il était mon Ami. Les «Thérésiens» et ma famille m'ont parlé de Dieu, de la Trinité et de Jésus-Christ. J'en savais long sur la vie des saints et des martyrs, sur l'histoire de l'Église primitive (vue sous l'angle catholique), sur les héros dont les destins exemplaires jalonnent l'histoire, et sur bien des personnages bibliques.

¹ Mouvement de spiritualité catholique essentiellement axé sur l'éducation et la pédagogie. (N.d.E.)

² Manuel de catéchisme catholique espagnol, rédigé par un jésuite en 1599. (N.d.E.)

Je désirais ardemment imiter ces personnages. Je voulais vraiment plaire à Dieu et lui consacrer ma vie. Avec ferveur, je m'efforçais d'obéir à tous les préceptes de l'Église: la messe quotidienne, la confession, la communion, le jeûne, l'aumône, les prières pour les morts du purgatoire, les indulgences, etc. A l'école comme à la maison, nous récitions le chapelet. Je priais aussi quand j'étais seule. Dans la sacristie de la chapelle de l'école, je rendais régulièrement tous les services que je pouvais.

A partir de l'âge de 7 ans, j'ai fréquenté différentes écoles catholiques privées, d'abord à Madrid, puis dans les monts de Cordoue, au sud de l'Espagne, ensuite en Castille, à Avila, «ville des saints et des chevaliers» et, enfin, à Burgos. Demeurant toujours loin de ma famille, à chaque nouveau déracinement je m'investissais davantage dans mon attachement personnel à Dieu.

Désir de consécration

A 14 ans, j'ai senti un appel à me consacrer à Dieu pour lui appartenir exclusivement. J'ai demandé à mon confesseur la permission de prononcer un vœu de chasteté personnel, ce que j'ai fait le 21 janvier 1961. Ce jour était merveilleux pour moi. Désormais, je portais au doigt un «anneau de fiançailles». Le but de ma vie semblait se préciser: je voulais être missionnaire. J'ai terminé mes études secondaires avec le projet de devenir infirmière pour être utile sur le champ de mission.

A 17 ans, j'ai fait part à ma famille de ce désir, mais les miens ne m'ont pas encouragée. Ils m'ont répondu qu'ils ne pourraient m'apporter aucune aide financière, et qu'il me fallait trouver un emploi le plus rapidement possible.

Un temps de liberté sans frein

Après mon départ du lycée, j'ai eu une adolescence difficile. Tout en habitant avec ma famille, j'ai goûté une liberté inconnue jusqu'alors. Je n'avais ni la force ni la maturité spirituelle nécessaires pour faire face à mes problèmes. J'avais beau me réfugier dans les sacrements pour me «ressourcer», comme on m'avait appris à le faire, je restais impuissante et vulnérable, perdue dans cette nouvelle existence au sein du monde. Retombant toujours dans les mêmes péchés, je n'arrivais pas à me maîtriser. J'ai trouvé un emploi rémunéré, mais les besoins financiers de ma famille étaient tels que je n'arrivais pas à mettre suffisamment de côté pour pouvoir entrer à l'école d'infirmières.

Je me suis mise alors à fumer et boire, et à vouloir profiter de la vie de toutes les manières possibles et imaginables. Parfois, une angoisse terrible me tenaillait, tellement je me sentais loin de Dieu. Mon confesseur, un prêtre augustinien³, avait scrupule à m'accorder l'absolution, car sans cesse, je commettais les mêmes péchés. J'étais en si piteux état que, plus d'une fois, j'ai été au bord du suicide.

³ Se dit des religieux qui se réclament de la spiritualité de St-Augustin. Il existe une quarantaine d'ordres augustiniens différents. (N.d.E.)

Un nouveau confesseur

Un jour, j'étais dans une détresse telle en sortant de l'église que je me suis précipitée en pleurs dans le monastère dominicain. Un prêtre a vu que j'essayais de me cacher dans un coin, et il m'a demandé pourquoi je pleurais. Nous avons commencé à parler. Il attendait patiemment que je parvienne à formuler mes réponses. Il m'a prodigué certains conseils et proposé cette absolution que je désirais tant, mais qu'un autre m'avait refusée. Selon la religion catholique, si je n'obtenais pas la bénédiction du prêtre, Dieu ne me pardonnerait pas. Dès lors, ce prêtre dominicain, le Père Juan Luis Tena, est devenu mon confesseur et conseiller.

Mon entrée au couvent

J'avais presque 18 ans, l'âge minimum pour entrer au noviciat des missionnaires «Combonianos»⁴, lorsque j'ai brusquement changé d'avis et pris la décision de rejoindre un ordre cloîtré. On m'a dirigée vers le couvent des Clarisses⁵, le «monastère du Sacré Coeur» à Cantalapiedra, près de Salamanque, parce que la mère de mon confesseur et cinq de ses sœurs s'y trouvaient déjà. J'ai commencé à correspondre avec ces religieuses, surtout avec Sœur Maria Gracia. C'est ainsi que nous avons décidé qu'au bout de quelques mois, j'entrerais dans ce couvent.

Quand j'ai fait part de ma décision à mes parents, ils n'ont pas voulu m'accorder leur permission. Un conflit familial s'en est suivi, mais après bien des luttes, ils m'ont autorisée à entrer au couvent, ce que j'ai fait le 4 février 1965.

Ce jour-là, j'étais remplie de joie et d'espérance. En même temps, l'opposition de mes parents me peinait, surtout celle de ma mère qui, à regret, m'avait permis d'accomplir mon désir le plus cher: appartenir entièrement à Dieu.

La vie religieuse

Je me suis efforcée de m'adapter à cette vie religieuse de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ainsi qu'au «cloître», c'est-à-dire à la solitude. La première difficulté qui, au début, était la pire, était de supporter le froid. Dans de tels couvents, l'austérité et la pauvreté entraînaient une privation absolue de confort matériel et personnel. Nous devons manifester notre soumission «au Seigneur» en observant la règle, en travaillant, en priant, en nous disciplinant, en faisant des sacrifices et même en nous infligeant nous-mêmes des souffrances physiques. Tout contact avec le



Rocio accompagnée de ses parents, le jour où elle a pris l'habit de Clarisse

⁴ Ordre missionnaire catholique fondé en 1867 par un prêtre italien, Daniel Comboni. (N.d.E.)

⁵ Appelées aussi «les Pauvres Dames». Ordre catholique fondé par Claire d'Assise en 1212, sur le modèle des franciscains. (N.d.E.)

monde était exclu, ainsi que tout ce qui aurait pu réjouir les sens. Qu'il fasse chaud ou froid, qu'on ait faim ou soif, qu'on souffre, qu'on subisse des humiliations et des privations, il fallait faire comme si la vie était un lit de roses.

Je ne sais ce que ressentait les autres religieuses, mais tous ces désagréments me paraissaient légers quand je les comparais à mon désir de plaire au Seigneur, de gagner mon salut et celui d'autrui. Il nous fallait être, à ce qu'on disait, «corédemptrices avec Jésus et Marie». Notre intercession pour les vivants et les morts faisait de nous «la force cachée, le coeur même de la 'sainte Eglise catholique'». La clé du succès dans la vie chrétienne, nous disait-on, c'était notre vie de prière et de souffrance volontaire.

Il me semblait avoir enfin découvert un havre sûr, où je pouvais pratiquer tous les sacrements. Je menais une vie «sainte», loin de tout mal, loin du monde; je priaï, je travaillais, je m'imposais des souffrances physiques volontaires et faisais constamment des sacrifices. Je respectais la règle de mon couvent, mes vœux de religieuse et les préceptes de l'Eglise catholique. Qu'est-ce que le Seigneur aurait bien pu me demander de plus? Ne lui avais-je pas tout donné? En apparence, j'étais obéissante, diligente, honnête et entièrement dévouée à la gloire de Dieu.

C'est en août 1965 que j'ai pris l'habit. Un an après, j'ai prononcé des vœux provisoires, et trois ans plus tard, mes vœux solennels et définitifs. Officiellement, définitivement, j'étais consacrée au Seigneur, «mariée à Christ»; du moins, c'est ce qu'on m'avait appris.

Le cadeau de ma marraine

Ma famille était invitée à la cérémonie de ma prise d'habit. Le 8 août 1965, j'ai été officiellement acceptée chez les Clarisses. J'ai reçu un nouveau nom, celui de «Sœur Maria du Saint-Esprit». Mes parents et mes frères et sœurs étaient présents, ainsi que ma marraine. Celle-ci m'a offert une Bible, que la mère supérieure m'a permis de lire. J'ai commencé ma lecture par la Genèse, mais j'étais loin de tout comprendre. Je prenais plus de plaisir à lire le Nouveau Testament que l'Ancien. Comme je voulais tellement connaître le Seigneur et l'aimer, je lisais constamment ce livre précieux. Je consultais aussi certains passages de l'Office Divin⁶ en latin. J'y relevais les références des Psaumes que nous récitons chaque jour, et pendant mon temps libre, je les lisais dans ma langue maternelle. Ayant fait du latin au lycée, je n'ai pas tardé à comprendre et à savoir traduire les paroles de notre Office.

Ma soif de Dieu

A cours de mes neuf années de vie conventuelle, je n'ai cessé de relire l'Evangile de Jean. Je ne comprenais toujours pas le chemin du salut, mais je connaissais

⁶ Se compose de prières et de lectures prévues pour une célébration particulière. (N.d.E.)

mieux Celui qui me parlait au travers de ce livre. «Je suis le bon berger» (Jean 10:11), disait-il. «Je suis la porte» (Jean 10:7). «Je suis le chemin, la vérité, et la vie» (Jean 14:6). «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive» (Jean 7:37). Le récit de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine près du puits (Jean 4:1-26) me réjouissait particulièrement, et je méditais souvent sur ce passage.

Au milieu du couvent se trouvait un puits entouré d'arbustes et de fleurs. Je m'y asseyais souvent pour prier. Aspirant de toute ma pensée, de toute ma volonté et de tout mon être à la présence de Jésus, je lui disais: «Seigneur, donne-moi à boire, j'ai soif de toi. Je t'en prie, donne-moi de ton eau vive!»

Les années passaient, et j'étais de plus en plus insatisfaite de moi-même. Je voulais devenir meilleure de jour en jour, mais comment faire? Comment pouvais-je satisfaire mon Seigneur? Comment croître dans la sainteté? Angoissée, j'ai lutté au point d'y perdre l'équilibre physique et psychique.

Jésus, en priant pour les siens, a dit: «Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du malin» (Jean 17:15). Je désirais la sanctification, et Jésus disait: «Sanctifie-les par ta vérité, ta parole est la vérité» (Jean 17:17). Dans ce couvent, nous étions entièrement coupées du monde; nous aurions tout aussi bien pu vivre sur une autre planète. Pourtant, dans le même chapitre, Jésus dit encore: «Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde» (Jean 17:18).



Nous avons essayé de nous persuader que les sœurs cloîtrées étaient «la crème de la crème» des religieuses. De plus en plus, cependant, je me heurtais à des réalités qui démentaient cette conviction. Nos nombreux règlements et préceptes étaient semblables à ceux des pharisiens, ces hommes religieux qui avaient tant méprisé le Seigneur. Par exemple, il existait des discriminations entre religieuses et visiteuses, entre familles riches et pauvres. Par ailleurs, j'entendais souvent dire qu'un «pieux» mensonge permettait de se tirer d'un mauvais pas, de défendre une personne ou une cause, que cela revenait à «se servir habilement de sa main gauche», et que ce n'était donc pas un péché. Les règlements, les traditions et l'obéissance rigide nous rendaient inaptes à prendre la moindre décision. Mais toujours et partout, il fallait sauver les apparences et observer mille règles et formalités.

Mes conflits intérieurs

Cette grande différence entre ce que j'apprenais au sujet de Dieu et de la vie spirituelle, et la vie que nous menions au couvent m'a conduite dans un véritable tourment intérieur. Cela m'a même rendue malade physiquement. On m'a emmenée chez un médecin, car soudain, je suis devenue totalement aphone. La mère supé-

rieure craignait que je n'aie la tuberculose des voies respiratoires, car une des religieuses était déjà atteinte de ce mal.

Une autre sœur était en si grande détresse qu'elle s'est jetée dans le puits. Ses cris retentissaient dans tout le couvent. Elle n'appelait pas à l'aide, mais donnait libre cours à son indicible tourment d'esprit: «Je suis damnée! je suis damnée!» hurlait-elle. Elle ne savait pas nager, mais est parvenue à éviter la noyade, et nous avons pu la sortir de là vivante. Son angoisse face à la condamnation éternelle m'a fait beaucoup réfléchir. Pendant que nous la retirions du puits, la supérieure ne cessait de répéter: «Ma fille, arrêtez de vous condamner vous-même.» Mais la religieuse ne cessait de gémir: «Je suis damnée!» Aujourd'hui encore, le souvenir de cet événement me remplit de douleur, car beaucoup suivent le même chemin, mettant leur foi dans ce qui est mort et vide.

Au cours de mes trois dernières années au couvent, la lutte intérieure qui avait commencé à faire rage en moi ne m'a plus laissé aucun répit. Je ne comprenais pas pourquoi, après avoir été si heureuse au départ, je me retrouvais dans un tel état de frustration. Je me suis tournée vers le père spirituel de ma tante, cette religieuse thérésienne dont j'ai parlé plus haut. A cette époque, le Père Amalio Valcarcel était le secrétaire du Supérieur Général des dominicains à Rome. Providentiellement, Dieu a permis que ce prêtre se rende en Espagne et vienne me voir dans mon couvent. Je lui ai fait part de ce que j'éprouvais, ajoutant que j'aimais mieux mourir que renoncer à ma vocation monastique. Sa réponse toute simple m'a aidée à voir clair et à prendre une décision nette.

Avec beaucoup de compassion et de patience, il m'a dit: «Ma fille, ne vous semble-t-il pas qu'au cours de ces années de vie religieuse, vous avez connu Dieu, au moins un petit peu?» Devant ma réponse affirmative, il a repris: «Alors ne croyez-vous pas que Dieu est pour vous à la fois meilleur père et mère que ne le sont vos propres parents, et qu'il ne veut pas vous torturer? Et que s'il vous veut ici, il vous donnera suffisamment de joie et de paix pour vous permettre de persévérer dans la vie monastique?»

Désespérée, mais non abandonnée

Le coeur brisé, j'ai reconnu que jamais je n'arriverais à trouver la paix en persévérant dans ma condition de religieuse. Le Père Valcarcel s'est chargé de persuader la mère supérieure de me laisser revenir chez mes parents, le temps de voir clair dans la volonté de Dieu à mon égard. Ils ont demandé et obtenu la permission de l'évêque de Salamanque. J'ai été autorisée à rentrer dans ma famille pour une durée limitée, au bout de laquelle je devais décider, soit de revenir au couvent, soit de demander une dispense de mes vœux auprès de la curie pontificale⁷.

⁷ Organisme gouvernemental, administratif et judiciaire du système papal romain. (N.d.E.)

A l'annonce de cette décision, les miens sont venus me chercher aussitôt. Nous étions en mars 1974. Ce jour-là, j'ai cru mourir. De toute ma vie, jamais je n'ai éprouvé une douleur aussi profonde, une souffrance aussi inexprimable. On ne m'a pas permis de dire au revoir aux chères sœurs que j'avais côtoyées pendant tant d'années. Avec deux autres religieuses, la mère supérieure m'a accompagnée jusqu'à la porte du couvent. Froidement, elle m'a accordé sa bénédiction. Sa voix dénotait aussi une certaine tristesse.

Le bruit des clés tournant dans les serrures et celui de la porte se refermant derrière moi étaient plus que mon cœur ne pouvait supporter. Je n'arrivais pas à croire ce qui m'arrivait: mon Seigneur bien-aimé me laissait partir. J'étais convaincue que je l'avais abandonné. N'était-il pas tout-puissant? N'aurait-il pas pu intervenir pour m'arrêter? Ne savait-il pas combien je l'aimais et à quel point cette séparation me terrorisait? Où était-il donc en ce moment? Comme un feu dévorant au-dedans de moi, mon cœur criait: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée?»

Pour que j'arrive à sortir, mes sœurs ont dû me soutenir chacune d'un côté, car mes jambes ne me portaient plus. J'étais complètement vidée, incapable de parler; je ne savais que pleurer. Nous sommes parties pour Madrid sous un ciel tout noir; tel un torrent de larmes, la pluie voilait les contours du couvent, qui se sont rapidement effacés à l'horizon. Où donc était mon Dieu?

En proie à ma vanité et à mon péché, j'étais aveuglée et je ne voyais pas que Dieu, dans son amour, m'arrachait à cette situation pour m'offrir le salut auquel j'aspirais tant! En Deutéronome 32:10-12, on lit: «Il l'a trouvé dans une contrée déserte, dans une solitude aux effroyables hurlements; il l'a entouré, il en a pris soin, il l'a gardé comme la prunelle de son oeil, pareil à l'aigle qui éveille sa couvée, voltige sur ses petits, déploie ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes. L'Éternel seul a conduit son peuple, et il n'y avait avec lui aucun dieu étranger.»

La vie à l'extérieur

Lentement, péniblement, de retour dans la société, je me suis adaptée à ma nouvelle existence. J'étais déconnectée de tout et de tout le monde. Je me sentais agressée par les bruits ambiants et par d'autres éléments de la vie quotidienne normale. A 27 ans, j'étais aussi immature qu'une adolescente qui n'a encore jamais affronté la vie. L'habit, la règle, les usages conventuels et les mélodies familières du chant grégorien⁸ ne m'offraient plus leur «protection». La cloche ne retentissait plus pour me dicter ce que j'avais à faire. J'étais livrée à ma nature pécheresse qui, pendant toutes ces années, avait été empêchée de se manifester par une façade de «bonnes oeuvres» religieuses.

⁸ Chant rituel de l'Eglise latine, base du chant ecclésiastique catholique. (N.d.E.)

A bout de forces, je ne savais rien discerner, et j'étais incapable de me diriger. Dans mon ignorance, je m'imaginai que Dieu m'avait abandonnée. Je me suis alors rebellée contre toute règle, toute contrainte. Je ne pouvais même plus aller à l'église. Celle-ci ne m'apportait rien, sinon un tourment intérieur qui a contribué à m'éloigner progressivement de toute pratique religieuse. Je ne pouvais plus aller à la messe, communier, ni me confesser. Je n'arrivais même plus à lire la Bible. Rien ne semblait plus avoir de sens, et tout me perturbait. Assez vite, je me suis mise à fumer, à boire et à me vêtir de manière inconvenante. Je m'élevais contre ma propre conscience; le plus souvent, j'avais envie de faire ce que je savais être contraire à la loi de Dieu et à toute moralité.

Cependant, je n'avais pas perdu le désir de devenir infirmière. Cette fois, ma famille m'a aidée. J'ai dû aller dans une école d'infirmières à Barcelone, au nord-est de l'Espagne, loin de Madrid et de tous les miens. Je suis donc repartie une fois de plus, et j'ai commencé mes études. Elles me procuraient une grande satisfaction, mais en même temps, j'avais conscience de perdre la maîtrise de moi-même et de sombrer dans un état de profonde dépression.

De mauvais conseils

On m'a recommandé de consulter un psychiatre qui était également prêtre catholique. Malheureusement, cela n'allait faire qu'aggraver mon état. Cet homme, investi d'une autorité à la fois professionnelle et sacerdotale, m'a poussée dans la direction la plus dangereuse que j'aie jamais connue. Je lui ai raconté mon parcours personnel, sans lui cacher que j'avais quitté le couvent. D'après lui, la «thérapie» dont j'avais besoin était «d'être moi-même». «Tout au long de votre existence, m'a-t-il dit, vous avez vécu dans le refoulement. A présent, il faut vous ouvrir. Permettez à vos instincts et à vos désirs de vous faire jouir des plaisirs de la vie que vous n'avez jamais connus. N'hésitez pas à mentir, ni à voler si vous en avez envie, mettez-vous en colère au besoin, faites l'amour, buvez, fumez (tout en dispensant ces conseils, il fumait avec entrain), prenez du plaisir avec des hommes, et ne restez pas le nez dans vos bouquins pendant le week-end. Sortez, et amusez-vous bien. Ne vous faites aucun souci, ne vous inquiétez pas de distinguer entre ce qui est péché et ce qui ne l'est pas. Si votre conscience vous tracasse, rejetez toute votre culpabilité sur moi, mettez-la sur mon compte.» «Mais, mon Père, ai-je dit, en faisant cela, j'irais contre la loi de Dieu.» «Arrêtez de vous faire du souci, a-t-il répondu, c'est pour votre bien, et cela fait partie du traitement.»

J'ai ainsi passé ces années à étudier et à «me remettre», conformément à ses conseils, et cela m'a coûté très cher. Certes, je suivais une formation professionnelle, mais ma vie personnelle et spirituelle allait de mal en pis. Ma conscience devenait insensible.

J'ai passé un été à Porto Rico, chez un de mes frères, et un autre en Angleterre. Je ne laissais passer aucune occasion de «prendre du bon temps», ou de découvrir le monde. C'était un temps de vie dissolue, d'autodestruction.

Une audience chez le pape

A la fin de mes études, lorsque j'ai obtenu mon diplôme, mes parents m'ont offert comme récompense un voyage en Italie, pour aller voir le pape à Rome. C'était en août 1978. Le prêtre dominicain qui m'avait aidée à quitter le couvent m'attendait à l'arrivée, mis au courant par mes parents. Il m'a fait visiter la «ville sainte» et m'a remis une carte donnant droit à une audience avec le pape. A vrai dire, je n'avais aucune envie de m'y rendre, mais j'aurais craint d'offenser ce prêtre si j'avais refusé. J'y suis donc allée.

D'un bout à l'autre, j'ai trouvé que c'était un spectacle ridicule. Cette façon de vénérer et d'exalter un simple homme me faisait horreur. Je n'arrivais pas à comprendre l'enthousiasme des autres personnes du groupe. J'aurais voulu m'enfuir à cent lieues de là: pareille débauche d'adulation me faisait honte. Je n'ai pris aucune part active à la cérémonie, mais ce luxe, ce faste, ces artifices et toutes ces paroles creuses me répugnaient et me semblaient être une insulte à Dieu. Je n'avais qu'une envie: rentrer chez moi au plus vite. A Assise, j'ai fait une confession générale pour essayer de me réconcilier avec Dieu, et j'ai assisté à la messe. Mais cet accès de ferveur n'a pas survécu à mon retour en Espagne, où j'ai renoué avec mon ancienne vie.

De Porto Rico à la République dominicaine

Submergée par mes problèmes, je cherchais en vain un emploi stable comme infirmière. J'ai donc décidé de m'expatrier, et je suis allée à Porto Rico, où mon frère habitait depuis plusieurs années. Il m'a offert de m'accueillir chez lui et de m'aider, le temps que je trouve du travail. Une fois de plus, le coeur brisé, j'ai quitté mes parents, mes amis et mon pays.

Sur cette magnifique île antillaise, j'ai passé quelques mois difficiles. J'ai essayé de trouver du travail et d'obtenir un permis de séjour définitif auprès des autorités américaines, mais une bureaucratie compliquée a rendu ma démarche plus difficile que ce que les services d'immigration m'avaient donné à penser. Finalement, je n'avais plus le droit de prolonger mon séjour en territoire américain, du moins provisoirement. Dans mon désespoir, j'ai songé à rentrer en Europe, n'importe où, et à rejoindre quelque groupe de marginaux pour me perdre avec eux, peut-être pour mourir. A quoi bon continuer la lutte? J'étais «au bout du rouleau».

Se doutant des projets que j'avais en tête, mon frère m'a proposé de partir en République dominicaine. Il était sûr que j'y trouverais un emploi, car le pays manquait d'infirmières. Pendant ce temps, il allait poursuivre les démarches qui me permet-

traient éventuellement d'obtenir un permis de séjour définitif à Porto Rico. Sans grand enthousiasme, j'ai accepté sa proposition et je me suis tout de suite rendue en République dominicaine. C'était en septembre 1978. A Saint-Domingue, la capitale, je me suis rapidement fait quelques amis, et j'ai trouvé un poste plutôt satisfaisant dans une des meilleures cliniques de la ville. Ma situation était plus réjouissante, et j'avais retrouvé espoir. C'est là, dans cette clinique, que j'ai faite pour la première fois la connaissance de chrétiens authentiques. Un couple m'a invitée à participer à une étude biblique et à assister au culte dans leur église. Un culte protestant, c'était une nouveauté pour moi, une occasion à ne pas manquer...

Convaincue de péché

Le samedi soir qui précédait cette invitation, je suis sortie pour dîner et danser avec un ami, un médecin divorcé, qui avait vraiment envie de profiter pleinement de cette soirée. Ma conscience me disait d'éviter cet homme, mais dans ma rébellion et ma faiblesse, j'ai accepté le rendez-vous, avec l'intention de m'amuser, moi aussi, de mon mieux. Au petit matin, cependant, en traversant une rue, j'ai entendu un «coco-rico» strident. Un coq venait de chanter. On aurait dit alors qu'une épée me transperçait. Instantanément, j'ai pensé à Pierre et à son reniement de Jésus. Bouleversée, j'ai planté là mon «ami» et je me suis enfuie en pleurant, ne sachant où j'étais, mais levant les yeux au ciel pour implorer le secours et le pardon de Dieu. Du fond de mon coeur, j'ai crié à lui: «Sauve-moi! Aide-moi! Toute seule, je n'y arriverai jamais. Sans toi, je suis perdue, je t'en prie, pardonne-moi et sauve-moi!» A mon insu, le Saint-Esprit avait commencé à agir en moi, en me convaincant de péché.

Il m'a fallu demander mon chemin pour rentrer chez moi. Selon tous les sens du mot, j'étais perdue dans la nuit au milieu d'une grande ville. Mais maintenant, notre grand consolateur était avec moi. L'heure venue, je me suis ressaisie et suis allée au culte auquel ce couple chrétien m'avait invitée. Il s'agissait d'une église baptiste fidèle à l'Écriture, récemment implantée. Son pasteur était un missionnaire américain du nom de Paul Joles. L'église se réunissait chez lui, dans son salon.

Lorsque je suis arrivée, c'était l'heure de l'étude biblique pour adultes, et le sujet du jour était: «Le Saint-Esprit». Ce matin-là, Dieu a poursuivi en moi l'oeuvre de conversion qu'il avait commencée pendant la nuit. J'ai enfin pu «voir» et saisir ce qui était resté caché à mes yeux durant toutes ces années. Par sa Parole, il m'a révélé son plan de salut pour l'humanité: «Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; il a été enseveli, et il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures» (1 Corinthiens 15:3-4). Par différents versets, j'ai aussi compris que nous étions tous pécheurs (cf. Romains 3:23; Esaïe 59:2). J'ai compris que le péché nous sépare de Dieu, et que cette séparation aboutit inéluctablement à la mort et au jugement (Hébreux 9:27).

Mais le Seigneur n'a pas permis que j'en reste là. Il m'a montré qu'il y a une solution en Jésus-Christ. C'est lui qui a payé le prix de nos péchés et qui est le chemin vers Dieu (cf. 1 Timothée 2:5-6; 1 Pierre 3:18). Le salut est le précieux cadeau que nous offre sa grâce (cf. Ephésiens 2:8-9; Jean 3:16). C'est ainsi que j'ai été transportée des ténèbres dans son admirable lumière, que je suis passée du péché au pardon, de la mort à la vie! Merveilleuse grâce de Dieu offerte à tous ceux qui croient en Christ! Cette grâce m'a trouvée, moi la brebis perdue, la fille prodigue, et m'a ramenée dans les bras du Père. Et dans son amour inconditionnel, le Père m'a accueillie.

Comment décrire ce qui s'est passé ce matin-là? Mon deuil a été changé en joie, alors que l'esprit brisé, je suis tombée aux pieds de Jésus. Comme la Samaritaine, j'ai été purifiée et abreuvée d'eau vive. Je suis passée par la nouvelle naissance qui donne la vie en Christ, et j'ai expérimenté une liberté qui m'était complètement inconnue jusqu'alors. J'ai compris le sens de cette parole de Jésus sur la croix: «Tout est accompli» (Jean 19:30). Jésus est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1:29). Il a pris sur lui notre péché et a totalement effacé notre dette. Il est aussi notre souverain sacrificateur et notre grand intercesseur.

Le voile est tombé de mes yeux: j'ai compris que j'étais acceptée en Christ. C'était lui que j'avais tant désiré connaître, aimer et servir. Il est Dieu selon les Ecritures, et il nous a sauvés par son sang rédempteur, versé une fois pour toutes. Il n'a donc nul besoin que nous l'assistions au moyen de sacrements ou d'oeuvres humaines, ni d'intermédiaires comme les prêtres ou les «saints». Il nous offre gratuitement le salut par sa grâce toute suffisante, à condition que nous mettions notre foi en lui.

C'est ainsi que j'ai commencé à faire mes premiers pas dans la vie nouvelle en Christ. J'ai appris à étudier la Bible. J'ai aussi demandé le baptême biblique et donné un premier témoignage en public. Ensuite, j'ai eu à coeur d'écrire une longue lettre au prêtre qui m'avait jadis aidée à sortir du couvent, afin de lui faire part de ma foi et de ma joie à être conduite par Dieu dans cette vie nouvelle. Désormais, j'appartenais à Christ et non plus à une religion.

L'eau vive

Quand ce pasteur qui m'a annoncé la Parole de Dieu a été rappelé aux Etats-Unis, il m'a donné le meilleur conseil que j'aie jamais reçu: «Lisez votre Bible chaque jour, que vous en ayez envie ou non, car dans la Parole de Dieu, vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour persévérer et grandir dans le Seigneur. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin.» J'ai fidèlement suivi ce conseil, et jamais je ne l'ai trouvé pesant, car j'avais cette soif constante de mieux connaître l'Ecriture. Cela m'a permis de m'approcher toujours davantage de Dieu et de connaître sa volonté pour ma vie. Chaque année, depuis ma conversion, je lis la Bible d'un bout à l'autre, et j'en retire une très grande bénédiction.

Mon désir de connaître la Parole de Dieu était tel que je suis entrée à l'institut biblique Quisqueyan, à Saint-Domingue. Il avait été fondé par Larry Dobson, un missionnaire américain qui en était le directeur. Là, j'ai pu suivre un enseignement systématique des Ecritures. C'était un privilège et une joie d'étudier les doctrines bibliques dans une atmosphère à la fois saine et joyeuse.

Cette étude approfondie de la Bible m'a apporté une grande paix et un véritable équilibre émotionnel, et pourtant, c'était un travail ardu. Mais cet effort était une joie et non un fardeau. Connaître la Parole et y conformer ma vie, quelle source inépuisable de bénédictions! Je commençais à comprendre ce que voulait dire Paul quand il affirmait: «Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi» (Galates 2:20).

Autrefois, lorsque j'étais religieuse, je voulais tout accomplir par moi-même. Je luttais pour devenir meilleure. J'avais voulu me sacrifier jusqu'au bout et faire des exploits pour aider Christ à sauver les âmes perdues. Je m'étais appliquée à tout bien faire pour gagner le ciel. Mais à présent, ma vie a changé. Christ a tout accompli pour mon salut, et c'est lui qui me sauve. C'est lui qui me conduit à faire de bonnes actions, par amour pour lui, et non plus pour tenter d'acheter sa faveur. «Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes oeuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions» (Ephésiens 2:10). Quelle joie de découvrir cela! Merci, Seigneur!

Au service du Seigneur



Rocio après avoir
quitté le couvent

Au cours de ma deuxième année d'études à l'institut biblique, j'ai pris conscience d'un appel du Seigneur à me consacrer entièrement à son service. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai cherché à savoir où Dieu voulait que je le serve. J'ai rendu visite à mes parents en Espagne, pensant qu'il m'ouvrirait peut-être une porte dans mon pays natal. Mais il n'en a pas été ainsi. Je suis donc revenue à Saint-Domingue, où j'ai commencé à réaliser un projet auquel je songeais depuis longtemps, mais qui n'avait pas encore pris forme. J'ai ouvert ma porte et mon coeur aux enfants abandonnés ou aux orphelins que je trouvais sur mon chemin. C'est avec l'approbation de mon Eglise locale et celle du pasteur que je suis entrée dans ce ministère. Le «conseil d'administration» était composé de plusieurs couples de l'Eglise.

Des enfants ont commencé à arriver chez moi de façon providentielle. Certains n'avaient que quelques mois; d'autres, quelques années. Au bout de trois ans, nous en avions onze. Les plus âgés avaient 9 ans. Nous avons connu des difficultés, ainsi que des problèmes financiers. Nous avons aussi des combats spirituels, et

parfois, j'étais lasse de les assumer seule. Les attaques de l'ennemi se sont intensifiées; mais le Seigneur a pourvu généreusement à nos besoins, nous permettant de résoudre les problèmes et de poursuivre le travail. J'ai réellement pu expérimenter la véracité de cette parole: «Je sais en qui j'ai cru» (2 Timothée 1:12).

Dieu est fidèle

Il y a encore un point que j'aimerais aborder, car il peut sans doute aider certains à comprendre comment Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment, dans tous les domaines de la vie. Parfois, quand un catholique abandonne sa condition de religieux pour retourner dans «le monde» et se marie, beaucoup sont offusqués et semblent croire que ses motifs étaient purement sexuels. Comme c'est triste!

Je désirais être entièrement consacrée au Seigneur. Le catholicisme parle des merveilles et des privilèges du célibat, comme si ce mode de vie conférait des honneurs et des vertus bien supérieurs à ceux de la vie conjugale. Mais après ma conversion à Christ, les Ecritures m'ont fait comprendre combien cette doctrine et ces pratiques sont erronées.

Dès ses premières pages, la Bible nous enseigne que, lors de la création, Dieu a vu que tout ce qu'il avait créé était bon, y compris l'homme. Mais la première fois où il a dit qu'une chose n'était pas bonne, c'est quand il a vu que l'homme était seul! «L'Éternel Dieu dit: 'Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui'» (Genèse 2:18). Dans tout l'Ancien Testament, le mariage est la condition normale de l'homme et de la femme. Dans le Nouveau Testament, Paul explique que *l'interdiction de se marier* est une des manifestations de l'apostasie (1 Timothée 4:1-5). Et quand il énumère les qualifications des anciens, il va de soi pour lui que ce sont des hommes mariés (1 Timothée 3:2).

Bien avant mon entrée au couvent, j'en étais arrivée à rejeter toute idée de mariage. J'ai rompu alors avec un jeune homme que je fréquentais, de peur que cette relation ne fasse obstacle à mon amour pour Dieu. On m'avait appris que le célibat était un mode de vie plus pur, plus consacré, qui permettait de mieux servir le Seigneur. Tout cela paraît très noble, mais ce n'est pas conforme à la Parole de Dieu! Aucun homme, aucune institution n'a le droit de faire du célibat la condition obligatoire à l'exercice d'un ministère dans l'Eglise. Dans la Bible, les serviteurs et servantes de Dieu étaient généralement mariés.

Si quelqu'un décide de rester célibataire, il faut que ce soit en toute liberté et non sous une contrainte extérieure. Certes, on trouve des exceptions, le prophète Jérémie, par exemple. Mais c'était en raison d'un plan particulier de Dieu pour lui: cela ne lui a été imposé par aucune institution, aucune autorité humaine. En revanche, les religions païennes et idolâtres de l'Antiquité obligeaient certaines personnes au célibat. Plus tard, l'Eglise catholique n'a fait que reprendre ces pra-

tiques. Les versets de Matthieu 19:11-12 montrent que celui qui décide de rester célibataire doit le faire librement, en réponse à une vocation particulière.

Depuis ma conversion, j'avais demandé au Seigneur de m'accorder un mari chrétien, un homme de bien qui me protégerait et serait pour moi un chef spirituel dans ma nouvelle vie chrétienne. Année après année, j'ai prié et attendu la réponse de mon Père céleste. Une femme seule n'a pas la vie facile, et elle manque de sécurité, surtout lorsqu'elle est loin de sa famille et qu'elle n'a pas la protection d'une église ou d'une organisation missionnaire. Mais j'avais atteint la quarantaine, et j'étais responsable d'un orphelinat et de onze enfants. Ne fallait-il pas être fou pour épouser une femme dans une pareille situation? On aurait pu croire que je demandais l'impossible.

Mais Dieu est fidèle et plein de bonté. Une fois de plus, il m'a accordé une manifestation prodigieuse de son amour paternel. A plus de 6000 kilomètres de Saint-Domingue, il m'avait préparé un époux. Un beau jour de janvier 1990, j'ai reçu une lettre d'un Américain inconnu, qui avait entendu parler de moi dans une église près de chez lui, dans l'Oregon. Des missionnaires lui avaient parlé de leurs visites en République dominicaine. Veuf, il vivait seul depuis cinq ans. Le jour même, il a décidé de m'écrire. Il désirait vraiment faire ma connaissance. Il s'en est suivi un échange de courriers et quelques conversations téléphoniques. Trois mois plus tard, il m'a rendu visite à Saint-Domingue. Je me rappelle les premiers mots que je lui ai dits à l'aéroport: «Bienvenue dans ma vie!» Nous nous sommes profondément attachés l'un à l'autre. Assurés que nous étions dans le plan de Dieu, nous nous sommes fiancés. Deux mois plus tard, le 22 juin 1990, nous nous sommes mariés à Corvallis dans l'Oregon. Quelle joie, quelle bénédiction!



Rocio avec Fred Zwirner
le jour de leur mariage

Mon mari est une manifestation de l'amour de Dieu dans le concret de mon existence. Il est pour moi une protection et un guide, un conducteur spirituel, l'expression de l'amour miséricordieux et tendre du Seigneur. Au travers de cette union, Dieu a transformé ma vie quotidienne. Il l'a abondamment remplie de joie, de sécurité et d'une paix indicible. Voilà pourquoi j'ai tenu à mentionner cet aspect de ma vie personnelle.

Quand nous obéissons à la Parole de Dieu et à tout son conseil, alors seulement, nous sommes fondés sur «le roc». Nous goûtons la joie et la stabilité de la vie en Christ. Et durant toute l'éternité, nous le louerons avec ses anges et tous ceux qui lui appartiennent. Car Dieu accomplit fidèlement sa Parole (cf. Jean 3:16 et Jean 5:24).

Pour conclure, j'aimerais dire avec l'apôtre Paul:

*Car je n'ai point honte de l'Évangile;
c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit,
du Juif premièrement, puis du Grec,
parce qu'en lui est révélée la justice de Dieu
par la foi et pour la foi;
selon qu'il est écrit: Le juste vivra par la foi.*

Romains 1:16-17

Rocio Pestana Zwirner Segovia est toujours active au service du Seigneur. Elle habite avec son mari dans l'Oregon, aux États-Unis.

Traduction: Liliane Fleurian

Ce témoignage est prélevé du livre *Leur chemin ne mène plus à Rome*, volume 2, édité par *La Maison de la Bible* (Romanel 2007, p. 251-273).

Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV
Hochstrasse 180
CH-8330 Pfäffikon ZH
(0041)(0)44 937 18 64
kontakt@clkv.ch
www.clkv.ch
clkv.ch/clkvshop [leur chemin](#)

La Maison de la Bible
Ch. Praz-Roussy 4 bis
1032 Romanel-sur-Lausanne
(0041) 0)21 867 10 20
www.maisonbible.ch
maisonbible.ch [leur-chemin](#)